

Quelques peintures murales du fort d'Ecrouves

par Frédéric Steinbach et Philippe Masson

Le fort d'Ecrouves se situe sur le plateau dominant le village du même nom, au nord-ouest de la ville de Toul. Il s'intègre dans le système défensif Séré de Rivières de la place forte de Toul dont les premiers travaux furent réalisés à partir de 1874. Cette nouvelle ligne fortifiée de l'est de la France devait défendre notre pays d'une nouvelle attaque de l'Allemagne. Toul, à cette époque, n'était située qu'à une distance

d'une quarantaine de kilomètres de la frontière avec l'Allemagne.

Le fort d'Ecrouves fait partie de la première tranche de travaux puisqu'il fut construit entre 1874 et 1876. Des modifications ultérieures interviendront en 1892 et 1906.

C'est en visitant ce fort, voici quelques années, que furent découverts dans la

partie centrale qui abritait les casernements et le centre de vie (chambrées, fours, salle d'eau) des dessins réalisés au fusain et à la gouache. Ces peintures représentent, pour la plupart, des thèmes militaires dont des peintures pour l'instruction à l'utilisation et la description du matériel de guerre, des peintures de soldats de la Grande Guerre, et des dessins traités au fusain par des prisonniers russes.

Les peintures de la Grande Guerre.

Deux peintures polychromes, réalisées à la gouache, sont visibles au deuxième étage du fort.

La première représente une troupe de soldats évoluant sur un chemin bordé d'arbres et de champs. On remarque que ces hommes sont vêtus de capotes bleu horizon et portent, comme coiffure, le casque d'acier, très certainement du modèle 15 ; on peut également distinguer la présence des fameuses bandes molletières. L'allure générale détendue de cette formation fait penser à des hommes allant au repos, l'homme de tête étant supposé être le chef, fume une cigarette, le deuxième à droite, une pipe tandis qu'il s'aide d'une canne. Le troisième homme, à droite, semble donner des ordres à la troupe ou la rabrouer (1).

Comme l'on s'en rend compte sur ce cliché, cette fresque est très détériorée, des vandales ayant essayé de décoller



l'enduit sur lequel elle repose pour vraisemblablement se l'approprier. A cela, il faut ajouter les méfaits de l'humidité qui décolle et gonfle les enduits.

La seconde peinture dont je ne présenterai pas de document, étant

donné son état dégradé, représente un paysage rural avec une maison, des arbres, des buissons, des champs, une voie ferrée. Il semble qu'une position d'artillerie y soit dessinée. Il s'agit, très probablement, d'une pièce de 37 mm, dont une vue de coupe est esquissée au-dessus de la fresque. De cette

batterie partent deux angles de tir indiquant des objectifs à atteindre. Là encore, nous distinguons la présence de soldats en uniforme bleu horizon, notamment l'un qui semble être un pourvoyeur de la pièce puisqu'il porte une caisse dans chaque main. Malheureusement, ce sont les parties les plus intéressantes de cette représentation qui sont le plus détériorées et il devient très difficile de distinguer les personnages.

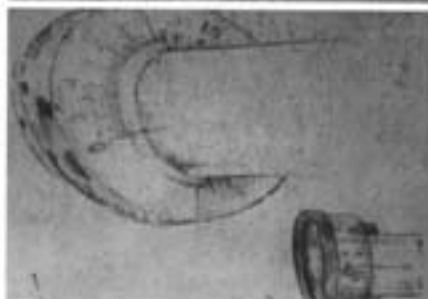
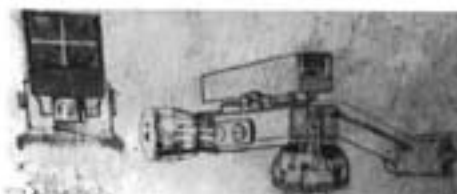
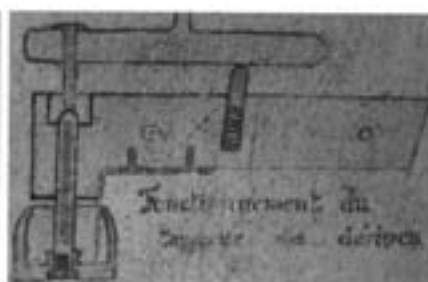
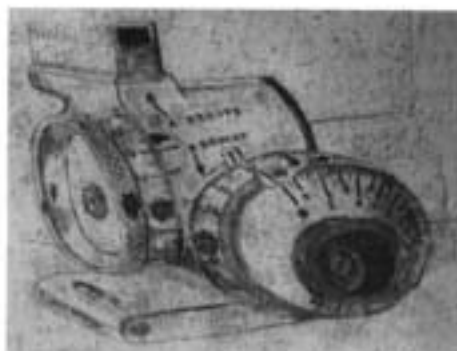
Les peintures d'instruction

Dans les forts, comme dans les casernes, il y avait des salles réservées à l'instruction de la troupe. Les peintures murales de ce deuxième étage font penser que l'instruction se déroulait à cet endroit. En effet, de nombreuses coupes représentant des systèmes d'armement sont peintes sur les voûtes de ces salles. Ces coupes sont réalisées avec une gouache de couleur rouille et elles sont extrêmement détaillées.

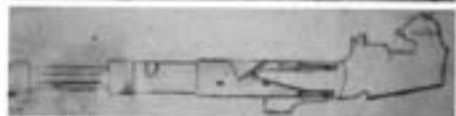
Diverses vues, en perspective et en coupe d'appareils de réglage de tir de fonctionnement du tambour, des dérivés, ou encore d'appareillages pour la visée, sont très fidèlement reproduites. Des grossissements des molettes pour le réglage de la hausse sont également présentés. Ces diverses mécaniques appartiennent, assurément, à une pièce d'artillerie qui doit certainement être celle du canon de 37 mm. TR modèle 16 (2, 3, 4, 5).

La mitrailleuse Hotchkiss Saint-Etienne, modèle 14

De nombreux dessins en coupe de cette mitrailleuse sont peints sur les murs. Cette arme, qui est la mitrailleuse réglementaire de l'armée française, a connu son heure de gloire lors du premier conflit mondial. Une vue générale de cette arme nous est présentée, en coupe, afin de nous familiariser avec son aspect et l'emplacement des pièces mécaniques principales (6).



2 3
4 5
6
7
8
9



Puis, des plans, plus précis, décrivent tout le système de fonctionnement et l'alimentation de cette arme. C'est ainsi que la culasse mobile, le verrou de fermeture, le percuteur sont présentés. Le fonctionnement de cette culasse permet de comprendre le système d'alimentation de cette arme (7).

Cette vue de piston-tringle est, elle aussi, représentative du système d'alimentation de la Hotchkiss. Cette pièce se situe sous le système de refroidissement de l'arme et son action permet le chargement et l'éjection de cette arme (8).

La mitrailleuse allemande Maxim, modèle 08/15

Là aussi, nous voyons une coupe générale de cette arme qui fut très redoutée de nos poilus, dans les rangs desquels elle faucha de nombreux hommes, lors des multiples attaques. Nous constatons que cette arme est très différente de son homologue française. Cette différence s'observe au niveau du système de refroidissement ainsi qu'au niveau du système de tir (9).

Le système de culasse mobile de cette arme montre le fonctionnement de son alimentation. À gauche, nous observons la culasse en position armée, tandis qu'à droite, elle est en position désarmée (10, p. 12).

Le mécanisme de percussion montre, lui aussi, l'arme en position armée à gauche, et en position désarmée à droite (11, p. 12).

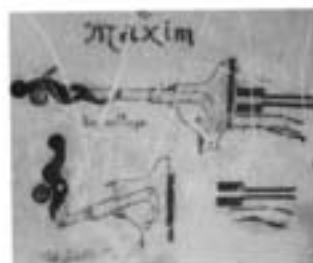


10



11

Le système de verrouillage et de déverrouillage est, également, très bien représenté. Nous pouvons donc observer la position des pièces



12

mécaniques internes, dans l'une ou l'autre de ces positions, ce qui fait apparaître les axes de rotation des diverses pièces, les unes par rapport aux autres et les frottements qu'elles exercent les unes sur les autres (12).

En ce qui concerne la datation de ces peintures, elles ont, très certainement, été réalisées dans la seconde partie de

la guerre, à partir de 1916, d'après les uniformes et les armes représentés, l'uniforme bleu horizon et le casque français Adrian n'équipant les unités qu'à la fin de l'année 1915.

Il est surprenant de trouver, dans un fort français, des représentations d'une arme équipant, à cette époque, les armées de la Triple alliance ainsi que l'armée russe. Notamment, lorsque ces dessins ont été réalisés dans un but d'instruction au maniement de ces armes.

Précisons, enfin, que de nombreux dessins n'ont pu être présentés ici du fait de leur mauvaise conservation.

Frédéric STEINBACH

Peintures du corps expéditionnaire russe

Parmi les fresques murales que conserve le fort d'Ecrouves, un ensemble retient l'attention. Il s'agit de dessins exécutés par des soldats du corps expéditionnaire russe en France. Avant de s'intéresser à l'iconographie, il convient de résumer cet épisode douloureux et méconnu de la première guerre mondiale afin de mieux comprendre dans quel esprit ces scènes ont été réalisées.

Le corps expéditionnaire russe en France : 1915-1920

Contexte et élaboration

En 1915, après l'impossibilité d'une victoire décisive, la guerre de position s'est installée. L'année a été sanglante, l'ensemble des tentatives de rupture du front ont échoué et les réserves humaines s'épuisent très vite. L'idée de faire appel à la Russie circule depuis plusieurs mois, le pays possédant d'énormes ressources en hommes. C'est la Grande-Bretagne qui, la première en août, a évoqué la possibilité d'un corps russe combattant à l'ouest. Or, depuis la fin du XIX^{ème} siècle, nous sommes dans un contexte de bonnes relations franco-russes.

C'est Paul Doumer, sénateur et président de la commission de la guerre au Sénat, qui est allé négocier l'envoi de troupes avec le gouvernement russe. Deux corps sont constitués : les 1^{ère} et 3^{ème} brigades russes, en tout 20 000 hommes, ce qui est peu. On a, dans l'ensemble, sélectionné des hommes instruits et en bonne santé. Les cadres sont russes et français. Le transport sera assuré par la France qui armera et formera ces troupes avec du matériel français. De plus, la France livrera du matériel à la Russie.

L'arrivée des troupes et les premiers combats

Après un voyage par l'Océan Indien puis la Mer Rouge, les premières troupes débarquent, à Marseille, le 20 avril 1916, et sont très bien accueillies par la population, ce qui sera utilisé par la propagande. Mais, à cette occasion, apparaissent les premières tensions avec les officiers qui interdisent aux hommes d'aller découvrir Marseille. L'instruction se fait au camp de Mailly, à environ trente kilomètres au sud de Chalons-en-Champagne. La discipline est terrible, comme partout dans l'armée russe, les châtiments corporels

sanctionnant la faute la plus bénigne; l'alcool est interdit et la solde minime. Tout cela crée une situation morale défavorable.

La 1^{ère} brigade est au front à partir du 1^{er} juillet 1916, près d'Auberive (Champagne). Elle est relevée, mi-octobre, par la 3^{ème} brigade. Déjà, 500 hommes sont morts. Les deux brigades alternent les phases de combat, en Champagne, et les phases d'instruction à Mailly, Ville-en-Tardenois et Mourmelon.

La révolution de février 17 et la révolte des troupes

En Russie, un gouvernement provisoire se met en place. A côté, un deuxième pouvoir, celui des Soviets, se crée. On essaye de cacher la situation aux hommes. De toute façon, pour le gouvernement provisoire, les combats doivent continuer, au nom des libertés récemment acquises. Au printemps 1917, les brigades participent à l'offensive Nivelle où elles perdent des milliers d'hommes en trois jours de combat. Le rapatriement devient alors le thème principal qui mobilise la troupe et des soviets de soldats se

créent. Fin avril, ces troupes sont retirées du front. Le 13 mai, c'est-à-dire le 1^{er} mai russe, pour la première fois, des revendications et des mécontentements s'expriment. Le 20 mai, Pétain, pour éviter le contact de ces troupes gangrenées avec les soldats français, décide de les isoler dans la région de Neufchâteau. Là, les incidents se multiplient et la tension augmente. Les hommes n'obéissent plus, font grève et les demandes de journaux, chansons révolutionnaires ... augmentent. Enfin, l'agitation devient de moins en moins francophile.

L'état major décide, alors, d'éloigner définitivement ces troupes de la zone des armées. Elles sont dirigées vers La Courtine (Creuse). Les Russes y arrivent le 26 juin. Les deux brigades sont séparées pour éviter les mauvaises influences. Les troupes sont de plus en plus bloquées dans le camp où elles prennent de plus grandes libertés. Ainsi, la perspective d'une reconstitution et d'un retour au front, s'éloigne chaque jour davantage. Dans la deuxième semaine de juillet, les officiers russes quittent le camp. Une véritable république soviétique s'est installée. Plusieurs délégations, envoyées par le gouvernement provisoire, échouent dans leur tentative de ramener ces soldats à la raison. Celui-ci décide alors d'utiliser la répression armée. La 3^{ème} brigade qui, elle aussi, se décompose de plus en plus, est envoyée au camp de Courneau en Gironde. Là, la situation est plus calme. La répression se fera avec plusieurs centaines d'hommes de la brigade d'artillerie russe stationnée et en instance de départ pour l'Armée d'Orient.

Sollicitée, la France refuse d'intervenir car, selon Painlevé, ministre de la Guerre, elle n'est pas qualifiée pour distinguer les bons éléments des mauvais, au sein du corps expéditionnaire

L'assaut débute le 15 septembre, à 10 heures, par des tirs d'obus. Les hommes ne ripostent pas et ne se rendent pas. La reddition prendra quatre jours, les derniers soldats russes du camp opposant une résistance farouche. L'opération causera plusieurs centaines de victimes.

Les brigades russes après la répression de septembre

Désormais, la troupe rejette définitivement ses officiers et le gouvernement provisoire. La France, qui ne s'est pas interposée et s'est rangée du côté des officiers, est également haïe. On réinstalle les hommes à la Courtine. Les meneurs sont arrêtés. Pour tous, la tâche est terminée et les sentiments pacifistes progressent.

L'annonce de la chute du gouvernement provisoire et la constitution d'un gouvernement maximaliste font renaître l'espoir d'un prochain rapatriement. Mais la France préfère garder ces troupes sur place pour s'en servir comme un moyen de pression sur le gouvernement bolchevik. A l'automne 17, on propose trois choix au contingent russe :

- combattre sur le front sans soviets,
- travailler volontairement en France,
- le travail forcé en Algérie.

À partir de 1918, on peut différencier les travailleurs volontaires, les travailleurs forcés et la Légion des Volontaires Russes.

Les travailleurs volontaires

Sous la pression française, la moitié des soldats de La Courtine et de Courneau choisit cette solution. Les hommes sont divisés en compagnies, réparties sur l'ensemble du territoire métropolitain (dont la Meurthe-et-Moselle, la Meuse et les Vosges).

C'est dans la région militaire, qui comprenait notre département, que ces contingents seront les plus importants,

les régions proches du front nécessitant beaucoup de main d'oeuvre.

Les hommes sont utilisés à des travaux agricoles ou industriels. Ils sont parfois mal payés, travaillent treize, quatorze heures par jour, sont mal logés. La situation sanitaire est dramatique d'où une très mauvaise grâce à travailler, ce qui se solde par des déportations.

Les compagnies disciplinaires et la déportation en Algérie

Environ un tiers de l'ensemble du corps expéditionnaire sera déporté en Algérie. Tous ces hommes passent pour de fortes têtes qu'il faut isoler, par tous les moyens, des troupes françaises et de la population. Ils sont regroupés en 27 compagnies de travail, présentes partout en Algérie, et en plusieurs compagnies disciplinaires dans la région d'Alger. Leurs conditions de vie sont encore plus sévères qu'en métropole. Les tensions entre soldats, officiers russes et encadrement français sont portées à leur paroxysme. Le gouvernement bolchevik protestera, en vain, à partir du printemps 18, contre les envois en Algérie et les traitements qu'on y subit.

Comme en métropole, c'est le gouvernement français qui encadre et surveille, et l'ordre ne semble avoir été maintenu que par l'application de la force armée la plus brutale.

La légion des Volontaires Russes

Elle est créée par le décret du 11 avril 1918 dans un esprit de propagande anti-bolchevik. On multipliera, sans effet, les appels vers les travailleurs volontaires, ce qui entraînera les protestations du gouvernement bolchevik.

Les effectifs sont de plus de 1600 hommes. Après plusieurs semaines d'instruction à Laval, la Légion combat dans le secteur d'Amiens et de Soissons et est plusieurs fois citée. Toutefois,

après les premiers combats, vu l'énorme taux de pertes, la majorité des hommes demande à redevenir *travailleur volontaire*.

La fin de la guerre et le rapatriement

Tous ces hommes ont rejeté la France et son gouvernement, principal obstacle au rapatriement, et qui, en soutenant les armées blanches, apparaît comme du côté des capitalistes. Cela explique, en France et en Algérie, les tentatives d'évasion et de désertion. La plupart

Nous ne décrivons ici que les plus belles et les plus intéressantes de ces peintures parmi celles qui, pour des raisons techniques, ont pu être photographiées.

Toutes ont été réalisées au fusain noir. Artistiquement, le travail est de qualité variable, mais le témoignage de première importance qu'elles représentent de l'esprit et de la mentalité des soldats du corps expéditionnaire russe, ainsi que la fragilité de leur conservation, font que l'ensemble qu'elles constituent mérite amplement que l'on s'y arrête.

14



La première peinture est une icône représentant une tête de Christ vue de face qui s'inscrit dans un carré d'une soixantaine de centimètres de côté.

des compagnies de travail sont touchées par les grèves et les manifestations, punies par la prison ou, en Algérie, par la privation de nourriture.

L'annonce de la paix de Brest-Litovsk renforce le courant de soutien au pouvoir bolchévique et l'annonce de l'armistice suscite un nouveau mouvement de faveur. Les soldats russes prisonniers en Allemagne et *donnés* à la France après la paix, ainsi que le corps expéditionnaire d'Orient, s'ajoutent aux troupes russes à rapatrier de France.

Les peintures murales

Dans les coins supérieurs du carré des lettres, deux de chaque côté, sont inscrites en alphabet cyrillique, sans que l'on ait pu établir leur signification. À gauche de la tête du Christ, un personnage barbu fait face à un diable, tous deux sont représentés de profil et une tête de femme, de face, s'inscrit dans le bas du coin droit du carré. Ces trois personnages qui semblent avoir été ajoutés sur l'icône, font de celle-ci une image blasphématoire qui jure avec la représentation d'un prêtre à droite du Christ, à côté duquel est inscrit le mot *lumière*.

Voici, ensuite, la représentation de deux officiers russes, dessinés d'une manière plutôt caricaturale. Les inscriptions sur les épaulettes du plus petit ainsi que la phrase inscrite en-dessous, nous indiquent qu'il s'agit du



Le 2 avril 1918, les premiers convois de rapatriés quittent la France depuis Le Havre, après de nombreuses tractations car, pour les Français, rendre les Russes en masse, c'était s'exposer à renforcer les troupes bolchéviques. Les accords de Copenhague, du 20 avril 1920, réglèrent la question dans sa plus grande partie.

Tous les départs se firent de Marseille ou d'Alger. Les derniers rapatriements se firent en octobre 1923. Seuls quelques dizaines de Russes se fixèrent en France.

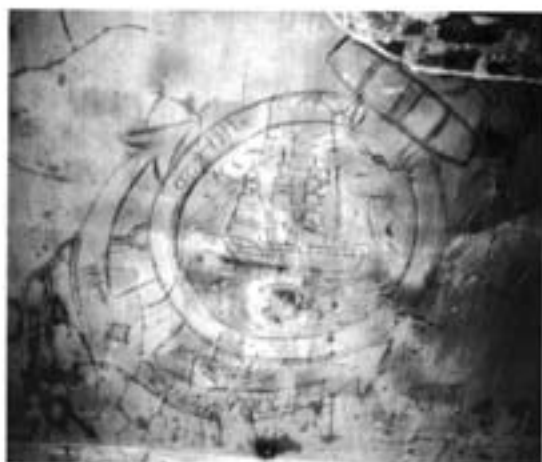
tsar Nicolas II et de son cousin le Grand Prince Nicolas (à droite) qui était le chef de l'armée russe et passait pour fort incompetent. Le style de l'inscription nous indique le caractère moqueur de la fresque, haute d'une quarantaine de centimètres.



On y trouve ici une inscription avec beaucoup de fautes d'orthographe, dont le sens est assez obscur :

*Bien sûr les imbéciles russes
suivez nos pistes
allons tout le monde unanimement
gouverner ce gouvernail
entrer dans le royaume de Dieu
(...) et ne poussez (ou poussez) pas
Oh Mammon*

Mammon représentant l'argent, la vie matérielle dénoncée par le Christ; il semble que nous ayons affaire à un serment religieux.



Cette peinture, la plus belle de l'ensemble, mesure un mètre de diamètre. Le voilier représenté se nomme *bolchévique*, en-dessous, peut-être s'agit-il de la représentation de l'artiste. Le tout s'inscrit dans une bouée portant la date de la révolution : octobre 1917. Sur l'ancre, on lit *vive la république populaire de Russie*. Grâce à cette date,

on peut déduire que ces inscriptions ont pu être faites par des *travailleurs volontaires* stationnés autour de Toul, après la reddition de la Courtine. Toutefois, il faut savoir que des soldats russes, prisonniers en Allemagne, et donnés à la France, après la paix sur le front, furent stationnés à Toul.

Nous ne possédons donc que peu de renseignements sur la présence de ces troupes russes dans le Toulois et tous les témoignages seront les bienvenus. L'esprit révolutionnaire qui ressort de ces oeuvres ne peut tromper sur le désarroi des auteurs et, en même temps, sur le formidable espoir qu'ils mettaient dans le bouleversement qu'a connu la Russie durant la période.

Philippe MASSON

Remerciements :

Cet article n'aurait pu être écrit sans la thèse (non publiée) que Remi Adam a consacrée à *l'Histoire du Corps Expéditionnaire Russe en France*, Lyon, 1994.

Nous adressons, également, nos plus vifs remerciements à l'Institut de Russe de la faculté de Nancy II et, plus particulièrement, à M. Baidine pour leur aimable collaboration à la traduction des différentes inscriptions composant cet article.

Cabinet Langlais

1, rue de la Libération
BP 51 - 54203 Toul
Tél. 03 83 43 12 14
Fax 03 83 63 22 26

INGÉNIEUR CONSEIL CICF ETUDES D'URBANISME

Etudes urbaines

Places, rues, adduction d'eau
Assainissement EP.EU
Traitement des eaux
Electricité, éclairage public

Installations classées

Etudes d'impact
Etudes de dangers
Etudes déchets industriels et ménagers

Informatique

Banques de données urbaines
Système d'informations géographiques



Charcuterie Traditionnelle
Pâtes fraîches et rayon Fromage
Plats préparés

10, rue Docteur Chapuis • 54200 TOUL • Tél. 03 83 43 10 09

SARL GENIN DUCHAUD ET FILS
SANITAIRE - CHAUFFAGE
ZINGHERIE - COUVERTURE
ENTRETIEN
MAGASIN VENTE
PIÈCES DÉTACHÉES - ROBINETTERIE
6, rue Firmin Gouillon - 54202 TOUL
☎ (03*) 83 43 02 36
Fax (03*) 83 64 68 41